

Il y a bien loin de Stèveville à Alpino. Cet espace fut semé des plus sombres pensées. Enfin Minia entra dans son beau palais, et Barini, en la voyant, faillit mourir de joie. Sa reine, son prodige, la seule créature qu'il eût passionnément admirée et chérie, revenait ; il touchait ses mains ses vêtements, caressait ses beaux cheveux, comme l'eût fait un aïeul à son petit enfant.

— Tu m'aimes, toi ! dit celle qui revenait au bercail avec une mortelle blessure.

Pourtant elle pleura avec moins d'amertume.

— Laisse-moi pleurer, répéta-t-elle : c'est bon, les larmes.

Pendant tant de jours là-bas, elle n'avait osé en répandre ni pendant le voyage devant des étrangers. Depuis quinze jours, elle était enfermée dans son chagrin, sombre prison où l'on étouffe, aussi le visage d'un ami avait-il pour elle un charme nouveau ; puis le retour est un baiser aux joies du passé... Minia fut donc distraite de son unique pensée ; regardant autour d'elle les ornements du palais, les objets d'art, le ciel sans nuage, tout lui parut si beau qu'elle se demanda si elle avait oublié le radieux soleil de l'Italie, le parfum des orangiers et l'abondance des fleurs, ses vignes folles aux feuilles pourpres, les arbustes vivaces, l'horizon plein de poudre d'argent, la suavité de l'air, l'harmonie des bruits, jusqu'au visage nouveau épanoui de son vieux maître, toutes ces beautés et ces tendresses n'étaient-elles pas faites pour la consoler ? Elle sourit à ses serviteurs, caressa ses grands lévriers, son cheval favori, qui sembla la reconnaître ; enfin, s'élançant au piano, elle chanta. Comme un aigle, qui, après avoir été captif, prend fièrement son vol, la voix de Minia s'éleva superbe et puissante. Elle joua avec cette amie qu'elle avait si longtemps négligée pour un ingrat, elle la trouva aussi pure, aussi souple, aussi légère.

— S'il était là, s'écria-t-elle, mon chant me vengerait ; mais je ne veux pas qu'il l'entende jamais !

— Encore ! encore ! disait Barini, envivré de ces sons magiques, dont il avait été privé. Tu es toujours la merveille des merveilles.

Mais tout à coup la chanteuse fondit en larmes... Le vieux musicien répétait : Encore !... Mais la jeune femme, fermant le piano, répondit :

— Non, je ne chanterai plus de ma vie.

— Je t'en défie, répliqua le vieillard. Je ne sais pas quelle caprice te prend ; mais sache bien qu'on n'a pas reçu inopinément du ciel un pareil don pour l'étouffer. Ce serait offenser Dieu... Oublies-tu que tu es la grande Ombra ?

— Ne prononce plus ce nom, dit Minia, il m'a porté malheur.

Barini leva les bras.

— Ah ! ah ! ces grands seigneurs de là-bas auraient-ils humilié la reine des artistes !... Alors tu as chanté, ils t'ont reconnue. Orgueilleux ignorants qui ne savent pas que, s'il est bon d'être princesse de Sanseverone, il est plus glorieux d'être l'Ombra !

— Non, je n'ai pas chanté... ce n'est pas cela qui m'a fait souffrir.

Barini réfléchit, la regarda, et frappant sur son cœur lui demanda à voix basse :

— Est-ce cela ?

Une peine partagée devient moins lourde. Minia raconta à son vieil ami ce drame intérieur commencé à Milan et qui venait de finir si malheureusement. Le vieux ténor, dont les seules amantes avaient été les mélodieuses

cavatines, ne connaissait presque rien à l'amour, il ne comprenait pas cette histoire aux nuances, aux délicatesses, aux craintes étranges ; il éprouvait une sensation pareille à celle d'un enfant perdu dans le pays dont il ignore la langue ; il avait beau écouter avec attention le récit de Minia ; sa jalousie pouvait finir d'un mot : puisque le duc aimait l'Ombra, elle n'avait qu'à chanter pour se faire reconnaître ; mais lorsqu'il lui fut expliqué que lady Stève eût été perdue, le monde ne pouvant lui pardonner d'être montée sur les planches, le vieillard fut stupéfait et ressentit le plus vif chagrin de sa vie. C'était lui qui avait compromis la fille de son protecteur, terni à la fumée de la rampe le blason des Sanseverone, laissé des baladins coudoyer la princesse ; c'était lui qui avait conseillé cette faute et permis qu'un visage virginal se barbouillât de rouge et de noir. Alors, en se frappant la poitrine, le malheureux ténor se traita de traître et d'infâme. Il fut si grotesque dans son désespoir, que Minia fut prise de ce rire facile de la jeunesse et lui dit :

— Console-toi, je me sens déjà mieux depuis que je suis ici.

En effet, cette vie solitaire après tant d'émotions diverses la calmait et la reposait. Elle reprenait possession des allées ombreuses, des jardins parfumés, des salons avec leurs tableaux et leurs statues, de la bibliothèque, dont les nombreux ouvrages pouvaient occuper une longue vie. Elle voyait avec attendrissement les lourds fauteuils où s'asseyaient son grand-père et lord Stève, d'où tant de fois ils lui avaient tendu les bras... Le soir, sur la terrasse, la brise en soulevant ses cheveux chassait un instant ses sombres pensées, en rafraîchissant son front. Jusqu'aux étoiles des nuits lumineuses qui la regardaient comme d'anciens amis ! Alors elle ne comprenait pas la persistance d'un amour plein de mécomptes, d'amertume et de caprices, ce feu follet qu'elle avait poursuivi comme une flamme divine et qui s'était envolé ne laissant que ténèbres et douleur. Il y avait des heures où elle s'en croyait délivrée, prenant en mépris la mobilité des affections humaines, voulant s'enivrer de liberté, oublier qu'elle avait un cœur.

Elle lisait beaucoup, montait à cheval, se plongeait avec délices dans l'eau limpide de la tiède rivière, passait la soirée à chanter avec son vieux maître, mais s'oubliait pendant de trop longues heures à regarder l'horizon vivement coloré tantôt d'un nuage éclatant, tantôt de poudre d'or, tantôt noyé dans une brume bleue... Plus d'une fois, appuyée sur la balustrade de la terrasse, à la vue de l'espace, devant le grand silence de la campagne, elle éprouvait une telle sensation d'isolement qu'elle fondait en larmes.

Minia, dès qu'elle fut arrivée à Alpino, avait écrit à la duchesse ; la réponse ne s'était pas fait attendre, pleine de tendresse et de regrets ; la correspondance avait continué, et la troisième lettre de la vieille dame faillit renverser tout l'échafaudage des sages résolutions de lady Stève. Elle disait :

« Le duc vit comme un ours, il parle de me quitter. A qui la faute ? A vous, ma chère belle, qui le rendiez aimable et qui faisiez qu'il se plaisait en Angleterre. Revenez donc vite pour le retenir près de moi. »

Le comte avait ajouté à la suite :

« Nous mourons sans vous. Plus de causerie, de musique, de gaieté. Décidément les Italiennes sont funestes à mon jeune ami : brunes ou blondes, elles font perdre la tête aux vieux comme aux jeunes. Chère lady Stève, si vous avez un peu de pitié dans le cœur, vous ne nous abandonnez pas. »

Paul
lire
née
vma
elles
er à t
motio
ni éta
ent q
as.
puru
Cett
som
mba
nose
oleil.
— Tu
h quo
n froi
rmes,
ait br
e peu
ne mo
vait à
salgré
Le vi
ence de
n face
ait ? C
uelque
oleil, q
em rei
mais bi
emess
usées,
pleurer.
Un je
Qu'était
ce poi
bit en l
— Re
Un g
monq
artistes
maestro
Al
ssister.
— Ce
chant
— Inv
e sais y
nirai pe
Eh
vers la j
Le vie
— Ve
pas app
considér
Il
femme
Je veux
viendra
Tu
tout à fi
ouvre d
venir le
soleil, so